

L'éducation de la volonté

Ferdinand Buisson

LEÇON DE CLOTURE DU COURS DE PÉDAGOGIE A LA SORBONNE – 22 JUIN 1899

« *L'infiniment petit dans la vie scolaire* »

De même que la vie de l'animal n'est plus pour nous une chose simple comme le mot qui la désigne, mais une unité vivante faite de milliards de cellules vivantes dont chacune est imperceptible, pareillement la vie morale ne nous apparaît plus que comme la résultante d'actes innombrables dont chacun est insignifiant. Elle est, comme la vie du corps, un devenir perpétuel ; elle se résout en dernière analyse en une succession d'éléments microscopiques qui s'enchaînent à l'infini.

Et c'est précisément, c'est exclusivement sur ces infiniment petits que porte l'action éducatrice.

Étreindre l'être humain et comme de haute lutte, en une fois, le transformer à notre gré, voilà ce que nous ne pouvons pas faire. Mais saisir l'enfant, être mobile et plastique, matière fuyante et changeante qui de jour en jour, d'heure en heure, s'agrège quelque atome nouveau, grains de sable ou plutôt grains de vie qui s'accumulent et se combinent en une insondable élaboration, saisir cet enfant, ou du moins quelque chose de lui, dans ces milliers de petits actes fugitifs par lesquels il nous donne prise sur lui, voilà notre rôle. - Oh ! que c'est peu de chose, direz-vous peut-être. Si vous le dites, c'est que vous n'avez pas encore assez réfléchi à ce qu'il y a de contingence dans la nature humaine et peut-être dans la nature. Chacune de ces petites victoires n'est rien, sans doute. Sans doute l'inconsistance de l'enfant, sa versatilité, sa légèreté font que tout semble toujours à recommencer. Mais, pensez-y, n'est-ce pas aussi cette plasticité de l'enfance qui est la raison d'être de l'éducation ?...

Vous dédaignez cet infiniment petit du détail de la vie scolaire : qu'est-ce qu'une classe de plus ou de moins, une leçon apprise ou non, un devoir bien ou mal fait, une parole d'encouragement ou un silence indifférent, un exemple, un mot, un geste, un regard ? Ces riens sont la poussière dont le temps fera un dur granit. Et ces riens sont dans votre main : c'est à ce degré infinitésimal que votre action peut s'infiltrer en lui. Jamais il ne vous arrivera de vous emparer irrévocablement de sa nature, mais il vous arrivera mille et mille fois de déposer en lui un germe ignoré qui pourra rester inerte et infécond, mais qui pourra aussi lever.

Nul ne sait, pas même vous, si telle petite résolution prise un jour par l'écolier sur une toute petite question de sa vie enfantine sera ou ne sera pas le premier terme d'une série destinée à se continuer au-delà de toutes prévisions. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas un acte qui ne laisse une trace, pas un qui ne puisse être un commencement d'habitude, pas un qui ne soit un poids appréciable dans la balance où se pèsent ces impondérables dont se fait un caractère et par suite une destinée. Il n'en faut pas davantage pour vous pénétrer à la fois de l'humilité de votre tâche et de sa grandeur. Vous travaillez à former un caractère, comme la nature à former un banc de corail : c'est molécule après molécule, atome par atome que vous élaborez la substance de l'être moral. Il n'y a là rien de grand, si ce n'est cette addition sans fin du petit au petit.

L'effort volontaire est dans la vie morale autant et aussi peu que l'effort musculaire dans la vie psychique. Enfant ou adulte, que peut l'homme? Il en est de sa volonté comme des battements de son cœur : le rythme en est court, la plus forte provision d'air qu'il y puisse emmagasiner ne dépasse pas quelques secondes, et sa plus forte provision de vertu suffit à peine à faire face à la moindre crise, après quoi, il lui faut reprendre haleine et puis se raidir à nouveau en un autre effort qui ne sera pas le dernier.

Et un observateur superficiel lui dira: « Pauvre lutteur, tu n'avances pas : à quoi bon toujours lutter, toujours te relever pour toujours tomber! » Mais cet observateur se trompe. La preuve que chacune de ces petites victoires le laisse, sans même qu'il le sache, un peu plus avancé, c'est qu'un moment vient (quand, comment, pourquoi? nul ne saurait dire ni pour autrui ni pour lui-même) où l'effort cesse. Il cesse du moins d'être un effort, il devient un état, et c'est la troisième phase de l'évolution de la volonté. Ce qui avait tant coûté ne coûte plus. Il n'y a plus l'amertume du renoncement, la douleur saignante du sacrifice, il y a paix, calme et sang-froid, il y aura bientôt un sentiment d'intime satisfaction. On dirait l'effet d'une vitesse acquise qui a fait franchir l'obstacle presque sans le voir. Le premier acte de probité accompli par un enfant, le premier jouet ou le premier sou qu'il aura trouvé et rendu, la première privation qu'il se sera imposée pour faire plaisir ou rendre service à quelqu'un des siens, le premier aveu spontané d'une faute qu'il eût pu cacher par le mensonge, chacun de ces petits efforts a été un événement dans sa vie, et probablement il a fallu qu'ils se répétassent plus d'une fois avant de lui devenir familiers et faciles. Mais un peu plus tôt, un peu plus tard, tout cela est si bien entré dans sa substance qu'il fera couramment non seulement sans un seconde d'hésitation, mais sans même y songer, ce qui jadis lui semblait demander tant de courage.

Faut-il dire que cet état final est moralement inférieur au précédent, sous prétexte que là où il n'y a plus d'effort il n'y a plus de mérite?

Conception rudimentaire du mérite, souvenir enfantin des ruses maternelles pour stimuler une bonne volonté chancelante! Le but à atteindre en éducation, c'est le bien. Et le bien est non un acte, mais la

suite des actes; ce n'est pas l'accident heureux, c'est l'été permanent; ce n'est pas le fait d'un jour, c'est celui de tous les jours. Que poursuit-on en éducation? Un accident heureux ou un équilibre permanent ? Il a bien fallu commencer par obtenir une première fois, à grand prix, cet équilibre, mais l'important est de le fixer. Il faut à tout prix l'affranchir de ce caractère aléatoire qui fait l'intérêt du drame moral, tant que l'issue en est douteuse. Quand elle ne le sera plus, ce sera la victoire et non plus le combat.

L'habitude de la vertu est le terme où viennent se consolider les actes isolés de vertu. La moralité sans effort est deux fois la vertu, précisément parce qu'elle nous élève jusqu'au point où nous ne sommes plus tentés de nous admirer pour avoir simplement fait notre devoir. Nous sommes plus près de la vérité dernière des choses, plus près de la juste évaluation du vrai mérite et de la vraie dignité humaine, quand, après avoir bien agi, nous disons en toute sincérité: « Ce que je fais là est la chose du monde la plus naturelle », que quand nous disons malgré nous: « C'est bien beau, ce que je viens de faire. » La preuve, c'est que si je félicitais quelqu'un d'entre vous d'avoir reporté une pièce d'or qu'on lui avait, par mégarde, rendue en trop dans un magasin, il en serait plus que froissé: il ne me pardonnerait pas d'avoir douté de lui.

« L'esprit de l'éducation libérale »

Habituez graduellement l'enfant à cette vraie vue du progrès, à cette vraie mesure du devoir: le devoir monte à mesure que nous montons; le progrès n'est pas un mouvement allant jusqu'à un certain terme; le progrès, c'est le mouvement même; le jour où le mouvement cesserait, cesserait le progrès.

Que l'école donc, dès ses plus modestes commencements, initie l'enfant à cette conception évolutive et progressive de la vie morale, qu'elle ne l'emprisonne pas dans un horizon borné et qu'elle n'atrophie pas en lui le sens du progrès, qui est celui de l'infini. Sans doute, à la courte vue du petit enfant, il faut proposer un but immédiat, un terme précis et prochain qu'il ait la possibilité d'atteindre. Mais il ne faut pas lui laisser croire que ce premier plan atteint, tout sera fini. Il ne faut pas tuer en lui l'instinct du mieux; il faut, au contraire, l'habituer à regarder loin devant lui, à mettre le but toujours plus haut, à ne jamais croire qu'il va pouvoir clore son compte avec sa conscience. Et, à ce point de vue, prenons garde que certains procédés scolaires excusables, utiles, nécessaires peut-être pour un temps, ne deviennent dangereux en se prolongeant au-delà du premier âge. Nous avons dû peut-être chez le tout jeune enfant provoquer, stimuler l'effort par des moyens indirects, par l'appât d'une récompense ou la crainte d'une punition conventionnellement attachée à tel ou tel acte. Que tout cela s'efface et disparaisse peu à peu avec les hochets du premier âge. Si l'élève devait sortir de l'école ou du lycée avec cette notion puérile d'une comptabilité

morale bien correcte, se soldant en doit et avoir par tant de bons points, tant de prix et d'accessits, il aurait de son devoir et de sa destinée, l'idée la plus misérablement étriquée. Plus on a fait de bien, plus on se trouve en avoir à faire. En ce domaine on n'a jamais fini d'apprendre.

Et celui-là seul est un homme qui, ne faisant pas de la vie un calcul étroit d'intérêts à brève ou lointaine échéance, se laisse emporter vers un but idéal par un souffle généreux, sans pouvoir dire au juste ce qu'il y gagne, celui qui consent à aimer le bien pour le bien, le beau pour le beau, le vrai pour le vrai, sans avoir au préalable supputé son salaire. Vivre, vivre en homme, c'est précisément cela, c'est laisser son cœur battre à toutes les nobles émotions, laisser sa pensée s'éprendre de toutes les vérités, laisser sa volonté se dévouer à toutes les nobles causes: pour le surplus, s'en remettre, confiant, à un plus grand que nous, qui a mis dans notre âme tous ces instincts et qui sait sans doute à quoi ils tendent. Et c'est cet esprit-là que l'éducation libérale doit résolument opposer à l'autre.